

pointes, dégringola de l'autre côté, au milieu des enfants.

— Jouons à courir, dit Pierre, c'est *toi qui l'es* !

Et il lui allongea une bourrade en prenant la fuite ; tout le monde s'éparpilla. Le petiot, comme si Lucy seule l'attirait, avec ses cheveux de flamme, s'acharna derrière elle. Vive et preste, elle lui échappait, d'un rire moqueur. Aussi, brusquement lassé, prit-il Jacqueline en raccroc. Mais, avec mauvaise foi, elle se refusa à *l'être*. Un caniche noir était venu se mêler à leur jeu.

— Eh bien, alors, dit le petit Poucet, c'est le chien qui *le sera* !

Et vivement, il toucha le caniche en criant :

— C'est toi qui *l'es* !

Tout le monde se sauva, poursuivi par le caniche qui avait si bien compris le jeu qu'il courut droit sur le petit Poucet, le mordit et lui fendit son pantalon. Jean trouva cela si drôle qu'il passa un croc-en-jambe au petit et l'aplatit dans l'herbe. Les fillettes, plus délicates, trouvèrent cela traître, et le petit Poucet se relevant, déchiré et meurtri, eût montré les dents, sans un regard de Lucy, qui le contint. Grotesque, Jean feignait de sangloter, par désespoir, se roulait à genoux, demandant pardon.

Le petit Poucet le regarda avec une expression supra-lucide, un regard de mépris et de pitié extraordinaire chez un enfant ; puis, reportant ses yeux vers les arbres scintillants de soleil, les feuilles paillonnées et étincelantes d'aigrettes, il murmura :

— Il y a des étoiles dans les arbres !

— Est-il bête ! s'écria Pierre.

Mais Lucy souriait d'une façon vague.

— Des étoiles, répéta Jacqueline, où ça ? des étoiles ? Il n'y a pas d'étoiles dans le jour, c'est la nuit qu'il y en a.

— Des bêtises ! Jouons ! dit Pierre. Faisons un jardin. Tu seras le jardinier. Va cueillir des fleurs, et nous les planterons. Viens, prends la brouette.

— Papa a défendu... intervint encore Lucy.

— C'est moi qui commande, ordonna Pierre irrité. Va tout de suite, petit Poucet, arrache toutes ces roses !

L'enfant obéit, et comme il revenait, avec la

petite brouette chargée de fleurs, vers le jardin que les enfants creusaient et disposaient avec leurs mains, Jean lui glissa, traîtreusement, une poignée de terre dans le cou. Cette fois, le petit Poucet, indigné de voir rire tout le monde, excepté Lucy, sauta à la gorge de son ennemi.

— Kiss ! kiss ! cria Pierre. Assomme-le, Jean !

Le chien aboyait, les petites filles faisant cercle se lamentaient, Pierre jetait de la terre dans le visage du petit Poucet, qui, les bras enchevêtrés dans ceux de Jean, roulait par terre avec lui, jambes tordues, souffle rauque, yeux assassins.

Tout à coup une voix terrible retentit, une main rude saisit le petit Poucet par la ceinture et le jeta à trois pas.

— Qu'est-ce que ça signifie ! Pourquoi vous battez-vous ? D'où sort ce poulleux ?

Les petits de Maure, consternés, reconnurent leur père et leur mère, celui-ci sévère et menaçant, celle-là hautaine, avec un air de morgue courroucée ; dans leur empressement de se disculper, ils parlèrent tous à la fois :

— C'est lui qui a commencé, il a battu Jean, il est entré dans le jardin !

Seule, Lucy se taisait. M. de Maure secoua le petit Poucet avec violence.

— Qui t'a permis d'entrer ici ?

Il répondit, en désignant les enfants riches :

— C'est eux qui m'ont dit d'entrer.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Jean.

Et les autres répétèrent : — Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai !

Mais Lucy, dédaignant de mentir, avoua, s'accusant elle-même par fierté :

— Si, c'est nous ; nous l'avons aidé à passer par-dessus la barrière !

— Malgré ma défense, gronda M. de Maure, jouer avec des polissons, des galeux, des va-nu-pieds ! regardez-moi ça !

Il désignait le pantalon fendu du petit Poucet, dont M^{me} de Maure détournait les yeux avec dégoût.

— Vous serez punis, dit-elle d'une voix sèche aux enfants.

— Et ces fleurs, exclama le comte, qui les a cueillies ?